HE 05-2022A-FS-01-01

Examen final Automne 2022

Après avoir répondu aux questions suivantes (10 points), vous proposerez une introduction rédigée ainsi qu'un plan détaillé (I., A. avec titres précis) pour le commentaire des documents ci-dessous (10 points) :

Note informative : l'ENIBe, École Nationale d'ingénieurs de Belfort, un des deux ancêtres de l'UTBM est fondée en 1962. Durant les dix-neuf premières années de son existence, elle accueille huit femmes (taux de féminisation : 0,6%). Cette école post-bac en quatre ans est avant tout destinée à fournir l'industrie régionale en ingénieurs de production (Alsthom et Peugeot).

1. D'après l'ensemble des documents, parmi les huit premières étudiantes de l'ENIBe (1962-1981), combien vous paraissent répondre au modèle de l'épiclère, ou du « fils manquant », ou du « fils défaillant » ? Justifiez votre réponse en citant les prénoms et les critères qui déterminent votre choix et en explicitant ce qu'est l'épiclérat chez les ingénieurs, ainsi que l'hypothèse du fils manquant ou défaillant. (3 points)
2. À quel moment de l'histoire des femmes dans les formations et professions d'ingénieurs ces huit étudiantes se situent-elles ? L'ENIBe vous parait-elle alors une école française d'ingénieurs particulièrement féminisée ou masculinisée ? Justifiez votre réponse. (1 point)
3. Dans le cas de Catherine, quels sont les facteurs, institutions, individus, etc., facilitant ou entravant l'orientation vers et la scolarité à l'ENIBe ? (2 points)
4. D'après les deux témoignages oraux, les réactions des élèves, des enseignants, des encadrants de stage et de leurs supérieurs quant à la présence des femmes en école/entreprise sont-elles empreintes d'aprioris genrés ? Pour les stages, précisez votre réponse en vous appuyant notamment sur la notion de milieu ouvert ou fermé que vous redéfinirez. (2 points)
5. En quoi le cycle de vie professionnel et familial de Catherine peut-il rendre compte d'aprioris ou de discrimination genrés (arbitrages familiaux, branche industrielle choisie à cette époque, postes occupés, etc.) ? (2 points)

Tableau 1 : profession des parents des étudiantes (entre parenthèses : année d'entrée à l'ENIBe)

Prénom de l'étudiante	Profession père	Profession mère
Sylvie (1971)	Ingénieur	Sans profession
Jeannette (1973)	Industriel	Non renseigné[1]
Marie-Ève (1974)	Viticulteur	Non renseigné
Mauricette (1977)	Chauffeur poids lourd	Non renseigné
Catherine (1979)	Retraité ouvrier	Non renseigné
Dominique (1979)	Agent de service	Non renseigné
Claudie (1981)	Ingénieur	Institutrice
Pascale (1980)	Métallurgiste	Infirmière

Source : fichiers des admissions ENIBe.

Tableau 2 : position des étudiantes dans leur fratrie (entre parenthèses : années de naissance)

Ainé.e	Cadet.te 1	Cadet.te 2	Benjamin.ne
Sylvie (1951)	Frère (1953)		
Sœur (1951)	Jeannette (1953)	Sœur (1956)	
Marie-Ève (1955)	Sœur (1957)		
Frère (1955)	Mauricette (1958)	Frère (1966)	
Frère (1943)	Sœur (1947)	Catherine (1960)	
Sœur (1958)	Sœur (1961)	Claudie (1962)	Frère (1964)
Sœur	Sœur	Sœur	Pascale (1962)

Source : fichiers des admissions ENIBe

Témoignage oral 1 : Catherine

Comment vous êtes-vous retrouvée à faire des études supérieures ?

J'ai toujours été intéressée par l'école. Je voulais faire des études supérieures, mais je ne savais pas trop dans quoi. J'ai toujours été intéressée, quand j'étais plus petite, par tout ce qui était montage-démontage, etc. Quand j'étais en 3ème, j'étais excellente en 3ème, on voulait m'orienter en littéraire, puisque j'étais très bonne en langue et en français. Moi, ça ne m'intéressait pas plus que ça, donc je voulais me tourner vers la technique et j'ai intégré une seconde technique, où je me suis retrouvée toute seule dans une classe de garçon, ça s'appelait la seconde T et ensuite j'ai continué en première et en terminale E, qui était technique et scientifique. A l'issue de ça, j'ai passé le concours de l'ENI,

[1] Donc probablement mère au foyer.

que j'ai décroché, puis j'ai continué là-dedans, mais ça a toujours été depuis mes quatorze-quinze ans ce que je voulais faire. Par contre, après j'ai bifurqué pour d'autres raisons.

Comment avez-vous connu l'ENIBe ?

Tout simplement parce que j'étais au lycée de Cluny, en Saône et Loire : c'est le berceau des Gadzards, on essayait déjà à l'époque de former de futurs ingénieurs qui pouvaient intégrer les Gadzarts. On me proposait aussi d'autres concours, celui de l'ENIBe, enfin celui des ENI, Écoles Nationales d'Ingénieurs. J'ai passé les épreuves écrites dans mon lycée à Cluny. J'ai eu ces épreuves écrites, je suis allée passer l'oral à Belfort et j'ai décroché ma place au sein de la promotion 79.

Comment votre famille a-t-elle réagi face à ce choix d'études ?

C'est mon papa qui m'a toujours soutenue, parce que son rêve aurait été de faire des études. Lui était né en 1917, il aurait voulu être instituteur, parce qu'à cette époque-là c'étaient des études qui étaient les plus, disons, c'était le summum pour eux. Par contre, il était issu d'une fratrie de sept qui étaient des immigrés italiens et c'était l'ainé, donc il n'a pas eu le choix. Il a dû aller travailler à treize ans, donc son rêve c'était que ses enfants fassent des études et c'était pas du tout le choix ni de mon frère ni de ma sœur, parce qu'ils ne voulaient pas faire d'études, ça ne les intéressait pas. La seule qui avait envie, c'était moi, donc il m'a poussée et quand il a su que c'était ingénieur en mécanique, ça a été le plus beau cadeau que je lui ai fait. Il m'a poussée, il m'a aidée à y intégrer, parce que à l'époque, en 3ème, on ne voulait pas que je passe en seconde T, c'était clair. Une fille ça n'allait pas en seconde T, ça allait en seconde littéraire, en seconde ce qui s'appelait les secondes des métiers, pour faire du secrétariat etc. C'était en 1975, les professeurs avaient convoqué mon papa en disant : « Enfin pourquoi veut-elle faire ça, vous vous rendez compte, elle n'y arrivera jamais, c'est des métiers d'hommes, etc. » et j'ai mon père qui s'est accroché à cette idée et qui m'a dit « vas-y, si tu as envie, vas-y ! ». Donc j'étais la première fille au lycée technique de Monceaux-les-mines à entrer dans les ateliers et me servir d'un tournevis, d'une perceuse, etc.

L'aspect budgétaire était-il un problème pour votre famille ?

Disons que j'avais mon frère et ma sœur qui étaient déjà mariés, qui avaient leur famille. Je pense que nos parents ont fait des sacrifices, mais qui ont été possibles parce que j'étais la dernière, j'étais toute seule. Je pense que ça aurait été beaucoup plus compliqué si j'avais eu des frères et sœurs, parce qu'il a fallu que je parte, que je sois en internat. À l'époque, c'étaient des budgets importants […]

Étiez-vous à la maison des élèves ?

Il n'y avait pas de place à la MDE[2], ce n'était pas fait pour ça. La fille qui était juste avant nous[3] habitait sur Denney, elle n'avait pas ce problème-là, elle rentrait tous les soirs. Par contre, nous étions deux dans cette promotion-là, et avec ma camarade, il n'y avait pas de place pour nous. On nous avait trouvé des chambres à l'IUT, on logeait à l'IUT[4]. Ça nous allait pas du tout, parce qu'on ne voyait pas nos collègues masculins, le bizutage ça devenait compliqué etc. On est allé voir le directeur, M. Florentin. On lui a dit : « On veut loger à la MDE » et il a dit : « Non, ce n'est pas possible, vous ne pouvez pas loger dans une enceinte où il n'y a que des garçons », on lui a répondu « Écoutez, trouvez-nous une solution ». En fin de compte, il nous a aménagé un appartement là où il y avait le concierge et sa femme, ils avaient une maison qui était derrière le bâtiment principal de l'ENIBe. On occupait une partie avec, à l'époque, deux chambres, une cuisine et une grande salle à manger qui était fermée. Après, nous avons eu deux autres filles qui sont arrivées et ils leurs ont ouvert la salle à manger pour faire deux autres chambres. Donc nous étions quatre, […] et on a passé toutes nos études là-bas, c'était très bien, on était tout près de nos garçons, c'était le principal.

D'après Mme Y, le bizutage avait été assez intense, ça l'avait vraiment choquée. Était-ce le cas pour vous ?

Pas du tout, non. Mais en deux ans les mentalités ont beaucoup évolué, les filles sont devenues plus, on ne va pas dire chochottes, mais plus précieuses. Je crois que nous sommes entrées avec ma camarade Dominique en sachant que c'était un milieu d'hommes. On n'a jamais eu un seul souci, un seul geste déplacé, de la part de nos camardes ou des autres promotions. Aucun, au contraire, ils nous protégeaient de tout ce qui était extérieur. On était vraiment entourée, protégée. Les filles qui sont arrivées après, je pense que la mentalité avait changé : c'était beaucoup plus féministe et elle a pu être choquée par certaines choses, mais nous, nous n'avons pas été réellement choquées. Nous avons fait pratiquement toutes les activités que nos camardes garçons ont fait. Franchement, je n'étais pas un garçon manqué, du tout. Au contraire, j'ai toujours gardé ma féminité, j'avais toujours des talons, d'ailleurs on m'entendait venir de loin, à cette époque on portait des talons, je portais très souvent des robes, des jupes etc. mais je n'étais pas du tout garçon manqué. Mais le bizutage n'a jamais été un souci, ni pour moi, ni pour ma collègue. Jamais. Je pense que quelque chose a changé, en deux ou trois ans, on n'a plus accepté, on a fait semblant de ne plus accepter, on a voulu être intégriste sans l'être si vous voulez. Mais moi, je pense que c'est vraiment une histoire de mentalité, en disant, « Non, on ne doit pas faire ça, non on ne doit pas

[2] Construite en 1966, elle comporte 150 lits.
[3] Il s'agit de Mauricette, la promo 79 compte deux femmes (Dominique et Catherine).
[4] L'I.U.T. de Belfort est créé en 1966.

nous faire ça ». Moi je n'ai jamais, et ma collègue Dominique non plus, eu un seul souci avec nos collègues masculins. Que ce soit avec les promotions au-dessus ou notre propre promotion. Mais on avait du caractère, autant de caractère que nos collègues masculins. On a toujours eu beaucoup de caractère elle et moi. Je pense qu'on s'est intégrée, on était intégrée tout simplement, au même titre qu'un garçon de notre promotion. De la même manière, mais on a fait toutes les activités de bizutage, toutes. Y compris ramper dans la boue, y compris, être perdue au milieu de nulle part. On a tout fait, mais on était très entourées, nos collègues faisaient très attention à nous […]

Le ratio fille-garçon a-t-il eu un impact sur vous ?

Je suis rentrée en seconde T toute seule au milieu de trente garçons. Après, quand je suis rentrée à l'ENI, je n'étais plus toute seule, on était deux. On était quatre-vingt-dix quelques choses comme ça en première année, donc franchement, non. On avait l'habitude d'être dans un monde de garçon, c'était comme ça, cela ne m'a absolument pas gênée.

Vous souvenez-vous de vos cours, si vous aviez des préférences ?

J'aimais bien la soudure, on faisait de la soudure à l'époque. Avec un M. qui était assez âgé déjà, on faisait des TP de soudure, j'adorais ça. On n'avait pas de machines numériques, on n'avait pas d'ordinateur, c'était vraiment archaïque. Je crois que les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas conscience du fait qu'il y a quarante ans, ce que ça pouvait être une école d'ingénieurs. On avait de beaux locaux, il n'y avait pas de souci, mais du matériel, on en avait très peu. Une machine à commande numérique, donc on programmait mais sous la houlette de nos professeurs. Et puis des ordinateurs il n'y en avait pas, on avait les tables à dessin. On faisait du dessin industriel, on faisait des perspectives, tout à la main. Après, il a fallu s'adapter et les premières programmations que j'ai faites, c'était à l'occasion de mon premier stage, quand j'étais chez Bull[5] quand j'étais au service informatique où j'ai développé des programmes informatiques […]

Comment était votre relation avec les professeurs ?

Ils étaient très à l'écoute, on était vraiment chouchoutées. De ce côté-là, ils faisaient attention à nous.

Si vous aviez des questions, vous pouviez aller les voir ?

[5] Producteur d'ordinateurs personnels (PC) installé à Belfort dans les anciens locaux de DMC (industrie textile alsacienne), actuel bâtiment B de l'UTBM site de Belfort (entre autres bâtiments de Bull Belfort qui se trouvent sur le Techn'Hom).

Oui, on pouvait même se faire donner des cours à côté si on voulait, parce que vraiment ils étaient très gentils, très à l'écoute et ça ne les perturbait absolument pas d'avoir des filles dans leurs cours, au contraire, ils étaient ravis […]

Comment se sont déroulés vos stages ?

Très bien […] Les gens qui nous accueillaient, avaient, pour la plupart, déjà accueilli des stagiaires, donc savaient quel était le contenu, si le contenu devait être suffisamment intéressant pour fournir un travail à un futur ingénieur. Donc je n'ai pas souvenir de problèmes particuliers, de tuteurs qui ne se seraient pas occupé de leur stagiaire, on a eu beaucoup de liberté, mais on était toujours suivi, y compris par nos professeurs.

Votre formation était-elle en accord avec ce que vous avez fait pendant le stage ?

Non : j'ai fait un stage en informatique, dans le laboratoire informatique de Bull, où j'ai fait du développement que je ne connaissais absolument pas, puis je suis allée chez UDD film à Delle. J'étais dans le labo de recherche sur les produits isolants, c'était plutôt de la chimie. Donc c'était quelque chose de complètement différent. Quand je suis rentrée, j'ai eu cette opportunité : à cette époque-là, en 83, Bull embauchait beaucoup et j'avais envie de retourner en mécanique. J'ai été embauchée chez Bull, mais en méthode maintenance et production. Là, j'ai développé des choses sur les équipements de production. J'ai fait des choses qui étaient complètement différentes de mon stage. Ensuite, je suis passée aux achats, donc j'ai toujours été hétéroclite, mais toujours dans les équipements de production. Je m'occupais de l'achat d'équipements de production au niveau de l'usine, ensuite je suis passée cheffe de groupe du secteur achat, puis j'ai quitté Bull pour des raisons personnelles, parce que je voulais élever mes enfants. C'est pour ça que je me suis tournée vers l'enseignement. J'ai fait trente ans d'enseignement. Mais sans aucun remord. J'ai vraiment eu une carrière qui n'était pas forcément en adéquation avec ce que j'ai fait en stage du tout. Ce que j'ai fait en stage m'a plu, mais la vie a fait que je n'ai pas fait ça. Je ne m'en suis pas plus mal porté.

Qu'a fait votre conjoint ?

Lui est toujours resté dans la mécanique. Il est sorti la même année que moi. Il a intégré à Delle, chez Formeur, ensuite il est parti travailler en Suisse dans une ville d'horlogerie, toujours dans la mécanique, dans la mécanique fine. Puis il est revenu chez Alsthom à Belfort, ensuite il est passé chez General Électrique, où il a terminé comme directeur EHS : il a fini sa carrière dans l'hygiène et la sécurité au niveau de la direction. Mais lui a toujours été dans la mécanique, par contre. Il n'a jamais lâché.

A Bull, comment ça se passait en tant que jeune ingénieure ?

C'était beaucoup moins évident qu'à l'école, une femme ingénieure, ça se comptait sur les doigts d'une main, même dans une grande société. En plus, une femme ingénieure dans un secteur de la maintenance et d'équipement, c'était quand même une petite révolution. J'ai été embauchée par un M. qui avait les idées très larges, qui avait un poste à pourvoir et qui s'est dit « Pourquoi pas une femme ? elle a des qualités ». Il m'a embauchée sans problème. Après, le seul souci, c'est que ce monsieur-là est parti en retraite, c'est marrant parce que lui était âgé. Et il a été remplacé par quelqu'un d'autre qui n'avait pas les mêmes idées du tout sur « la gent féminine les mains dans la graisse ». Et j'ai senti que de toute façon ça allait bloquer, parce qu'il me bloquerait ma carrière au plus bas tout le temps. Donc c'était soit je changeais de secteur, soit je changeais d'entreprise. Et cet homme-là, je lui en veux beaucoup, franchement, parce que je serais peut-être restée au niveau des équipements de production. Ce n'était pas quelqu'un qui faisait confiance aux femmes, il y avait une certaine misogynie c'était clair et net, ça se sentait. Quand il est arrivé, ça faisait déjà deux ans que j'étais au sein du service maintenance et ça se passait très bien, y compris avec les gens qui faisaient la maintenance parce qu'en définitive, au service maintenance, il y avait le chef de service, ensuite il y avait moi, comme ingénieure. Je faisais tout ce qui était nécessaire : pour qu'un équipement tourne bien, il faut faire des fiches maintenances, il faut analyser les pannes, etc. ce que je faisais. Et quand ce monsieur, mon chef de service est parti, la personne qui l'a remplacé, même si j'avais fait l'affaire pendant deux ans, il a, il disait que c'était ... Alors qu'on m'avait même mis des stagiaires avec moi. Il s'est dit que j'étais là, mais bon, moi je ne voulais pas faire potiche. Je ne voulais certainement pas finir au même poste et au même grade que quand j'étais rentrée. Au bout de deux ou trois ans, un ingénieur ça évolue, ça prend du galon, ça gagne un peu plus, etc. Et ce monsieur me bloquait tout, et puis j'ai pris mes cliques et mes claques et j'ai intégré le service achat des équipements de production. Il n'y croyait pas, il ne croyait pas que j'allais partir […] J'ai appris un autre métier, parce que acheteur, c'est un métier complètement différent, il faut une base technique solide, soit, mais il faut pouvoir discuter avec les fournisseurs, il faut pouvoir défendre son biftèque. Ça m'a beaucoup appris en tant que personne de passer par ce secteur là, mais au niveau entreprise, c'était très difficile de se faire reconnaitre. Alors qu'à l'école, ça s'était passé tout seul durant toute ma scolarité, quand j'ai intégré l'entreprise, c'était beaucoup plus compliqué.

Êtes-vous satisfaite du déroulement de votre carrière ?

Avec le recul, oui, parce que j'ai touché pas mal de choses. Je suis quelqu'un d'assez curieux, donc ça m'a satisfait amplement. Ce qui m'a un petit peu moins satisfait, c'est que j'ai abandonné mon

métier de départ parce que c'était quand même celui pour lequel j'avais été formée, c'est-à-dire les équipements de production. La mécanique m'intéressait, mais la vie est faite ainsi, je crois que, à tout moment de la vie, on fait des choix à partir d'un certain état des lieux. À cette époque-là, j'ai pu me permettre de faire ce qui semblait être bien. Je n'ai jamais regretté d'être allée dans l'enseignement, je ne serais d'ailleurs pas restée trente ans si je m'y étais senti mal. J'aime beaucoup le contact avec les gens, donc j'ai eu des ados qui n'ont pas forcément été très faciles. Mais ça s'est toujours bien passé et j'aimais, j'aime mon métier de prof […] J'ai toujours essayé de faire en fonction de ce que j'avais envie de faire. Donc quand j'ai quitté l'industrie, c'était parce que j'avais des enfants qui étaient petits, que mon mari ne pouvait pas, il fallait aussi faire un choix entre nous deux, j'ai laissé ce choix à mon mari. J'ai intégré l'enseignement parce que je voulais intégrer l'enseignement. J'ai intégré l'enseignement en maths, parce que ce sont les maths que je voulais faire, ensuite j'ai été avec un public d'ados et les dernières années, j'avais vraiment envie de connaitre les petits. Donc j'ai fait mes sept dernières années au collège, mais je me suis aussi un peu battue pour aller au collège : on ne voulait pas de moi au collège, on m'a dit « Attendez, il y a vingt-quatre ans que vous enseignez au lycée et tout d'un coup vous voulez passer au collège, mais ça ne se fait pas ». Il faut se battre quelque part aussi et je voulais faire ça et puis j'ai fait ça. Je suis très satisfaite […]. Je n'ai pas de regret, le seul regret que j'ai c'est peut-être d'avoir un certain moment eu la voie barrée par mon supérieur, puisqu'il était un peu trop misogyne. Je savais que ma carrière pouvait évoluer vers autre chose que ce que je faisais et quand j'ai compris ça, je suis partie, je ne pouvais pas supporter de ne pas être reconnue à ma valeur. Ça je le regrette et je lui en veux, mais à part ça, j'ai retrouvé des choses qui m'ont amplement satisfaite par la suite, donc je n'ai pas de regret sur ma carrière.

Témoignage oral 2 : Maurice

Maurice W.est un ingénieur maison (diplômé des cours du soir du CNAM), entré en 1949 chez Alsthom comme ouvrier et qui fait toute sa carrière dans cette entreprise, section traction (locomotives et TGV). Il accueille en stage sans le savoir la première femme ingénieure de l'ENIBe au début des années 1970 (interview de 2022).

Un beau jour, le chef du service général de l'usine qui s'occupait de la formation, André Ellman, m'a dit « J'ai une stagiaire. Comme tu prends des stagiaires d'habitude, ben, c'est une femme. Elle devait aller dans une usine à Boncourt et ça n'a pas marché ». Puis il m'a demandé : « Est-ce que tu es d'accord ? ». J'ai répondu : « un stagiaire, que ce soit un homme ou une femme, ça m'est bien

égal ». J'avais un peu l'esprit macho, je lui ai dit : « Ça sera aussi bien dans le service que des hommes ». Et on a vu arriver Mme X[6], qui m'a été présentée, c'était une épouse de gendarme, elle avait une petite fille, je ne sais pas si elle l'avait déjà ou si elle l'a eu après. On l'a gardée, trois mois, je crois. C'était un des techniciens de l'équipe qui s'en occupait un peu plus. Je ne sais plus exactement ce qu'on lui a donné comme sujet. Ça s'est bien passé. Ce que je ne savais pas à l'époque, c'est que c'était la première femme à l'ENIBe, la première étudiante. Moi à cette époque-là, je ne me posais pas tellement de question sur le rôle des femmes dans l'industrie. À Grenoble[7] on était 120 et y avait une seule femme dans la promotion. Bon, je ne veux pas dire que ça m'inquiétait.

On a commencé le stage, qui s'est très bien passé, elle s'est très bien intégrée et elle était sympa. Dans mon service, il y avait de tous les âges, j'en avais 40 [ans], mais j'en avais qui avaient 60 [ans] et j'avais des jeunes qui avait son âge à peu près. Elle s'est bien intégrée à l'équipe et comme c'était un petit service, on dépendait directement du directeur, parce qu'on s'occupait aussi de tout ce qui était investissement, plan à 10 ans, tout ça. Un beau jour, le directeur vient et voit une femme là. Il est venu me voir, on va dans mon bureau, et il me dit « Mais qu'est-ce que c'est que cette femme-là ? », je lui dis : « C'est une stagiaire », il me demande : « Mais pourquoi, d'où elle vient ? », je lui dis : « Elle vient d'une école d'ingénieurs, c'est le service de formation/personnel de l'usine qui m'a demandé, comme je prends régulièrement des stagiaires, si j'étais d'accord, donc c'est une femme de gendarme ». Mais il m'a dit : « Mais qu'est-ce que vous avez fait là ? Ce n'est pas la peine là, jamais on ne prendra une femme comme ingénieur à la traction, vous vous rendez compte ! », je lui ai répondu : « Moi c'est une stagiaire, vous savez, dans tous les stagiaires qu'on a eu, il n'y en a pas beaucoup qui sont restés à l'Alsthom ». Il n'était pas trop content, enfin, il ne m'en a pas tenu rigueur. Il ne m'a pas dit de la renvoyer à ses études. Mais je m'en rappelle […]

Après, je crois qu'on m'a proposé d'autres stagiaires pour trois mois, par contre quand j'ai pris des femmes pour des stages, c'était uniquement pour les vacances : le personnel pouvait placer ses enfants. Et ainsi, une autre fois, j'ai pris en stage la fille d'un ingénieur de la traction. Un beau jour, ce directeur la croise dans les couloirs : « Ah, qu'est-ce que vous faites là ? » « Je suis sous M. W. » « Ah bon ? » et cinq minutes après, il me téléphone « Mais qu'est-ce que vous avez fait ? ». J'ai répondu que j'avais pris Mlle Z en stage, je lui ai dit :« Écoutez, on prend les enfants du personnel, moi j'ai pris ça tel que, j'avais plus confiance en moi qu'en d'autres ». Voilà ce que je peux vous dire sur mon expérience personnelle sur Mme X. […] C'était une femme douce, à l'écoute, ce n'était pas une fonceuse, qui agressait les gens.

[6] Sylvie, première ingénieure ENIBe, promotion d'entrée 1971.
[7] Où il a repris ses études techniques après être entré à Alsthom.